

L. D'ASCO
RÉDACTEUR EN CHEF
ABONNEMENTS
Lyon, UN AN FR. 10
Département, 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.
RÉDACTION ET ADMINISTRATION
6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAYARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier
PARAISANT TOUS LES JEUDIS

A. DE LATOUR
ADMINISTRATEUR
ABONNEMENTS
Lyon, UN AN FR. 10
Département, 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et SIX mois
Les Annonces et Réclames sont reçues
2, Rue de Bonnel, 2
LYON

LES TROUBLES MONDAINS MARSEILLAIS

CONSEILS AU GOUVERNEMENT. — LES CHEVAU-LÉGERS DE M. GAILLETON

Tirage Justifié :
42.000 N°S
SIXIÈME ÉDITION
Lire à la 2^e page
ASSEZ DE MANIFESTATIONS
Lire à la 4^e page
SILHOUETTE DE
Marguerite DUPRÉ
CONSEILS AU GOUVERNEMENT
EXÉCUTION DE VALADIER
UN HÉROS

Un jour, son frère était venu, il lui avait dit : « Je veux tuer l'amant de ma femme ; une fantaisie qui me passe par la tête. Tu en es ? » L'autre avait répondu : « J'en suis ! » Du reste, la scène devait se passer à Chatou. C'était une partie de campagne. Chatou est un charmant pays, de cette banlieue parisienne, pleine, chaque dimanche ensoleillé, d'éclats de rire et de fous propos.

Les deux frères et la femme s'étaient réunis — après un repas de première communion. Ils s'étaient entendus pour l'exécution de la chose. Très simplement, sans phrase. Voilà : on prendrait du plomb, on ligaturerait l'amant après l'avoir assommé. On le mettrait dans une petite voiture, puis, on le jetterait à l'eau, du haut du pont, là-bas, en pleine nuit. La femme du mari, la maîtresse de l'amant émettait son avis, en commerçant qui a un intérêt dans les affaires.

On fait comme c'est convenu. La chère mignonne conduit la victime avec des serments de mains qui promettent. Il tend ses lèvres, avide d'une caresse. Il a la sensation rapide d'un baiser et, au même instant, il voit, à la lueur d'une allumette, le mari de cette femme dont il vient d'effleurer la bouche. Elle le conduit vers cet homme et cet homme va le tuer, aussi, l'ignoble femme joue la comédie de l'amour jusqu'au dernier acte de cet épouvantable drame de l'adultère.

Et le frère, complice, fait le guet dans la rue. Il sait qu'on tue un homme avec des raffinements inouis : il surveille les abords de la maison dans la petite rue tranquille. Il entend un cri : le bruit d'un corps qui tombe ; alors il rentre sans se presser : il y a de l'ouvrage pour lui, maintenant ; le plus gros est fait.

La chaste épouse dépouille son amant de ses habits, et, sans un frisson, devant ce cadavre, dont les bras l'ont entourée certaines nuits voluptueuses ; elle a des sarscasses canailles. Le frère s'approche et enroule ce corps dans le plomb.

Il a calculé, lui, ouvrier de la partie, que ce plomb l'empêcherait de surnager. Il travaille avec courage.

Ces trois misérables forment un hideux trio.

On met le bonhomme dans une petite voiture. Arrivé au pont, on le jette à l'eau. Le frère se brûle les mains ; la belle-sœur le console. Il faudra soigner ça : c'est dangereux, une brûlure. Elle est très sensible, cette petite femme-là !

Les deux drôles et la drôlesse, le crime accompli, soupent sans remords ; on les voit aux courses, partout où l'on s'étourdit, heureux de vivre sans le scrupule d'avoir tué.

La justice a condamné le mari et la femme ; elle a acquitté le frère. Lucien Fenayrou est un honnête homme.

Jamais verdict n'a semblé plus étrange. Aider à tuer un pharmacien, ce n'est rien : une distraction tout au plus. Lucien a aidé son frère : c'est un brave cœur. Il n'a pas voulu laisser tout l'embarras à son ami ! Il a voulu avoir sa part de tracass.

Si l'état s'était agi d'une chose coupable, il aurait refusé, mais il ne fallait qu'assassiner un homme, c'est tout naturel. Du moins ça a été l'avis des juges, ce doit être le nôtre.

Désormais, le rôle de complice pourra se jouer sans danger. Trompant espérait atteindre les jurés en disant : « Ce n'est pas moi, c'est mon complice ! » Un imbécile, ce monsieur, le complice ne compte pas. Il donne un petit coup de main gratuit ; ça

vaut un dîner quand le coup est fait. La justice ne s'occupe pas de ce détail. Ainsi, quand la bonne a besoin de cirer son appartement, elle prend un frotteur qui l'aide. Madame ne s'inquiète pas d'où vient que le parquet reluit. Les juges sont dans le même cas.

Monsieur Lucien Fenayrou, ouvrier tabletier — en dehors des jours où il assassine — n'est qu'un comparse. La Cour d'assises, comme les grands critiques, n'a de citation que pour les premiers rôles.

On disait, l'autre jour, que M. Arthur Meyer, directeur du musée Grévin, avait songé à engager ce brave garçon de Lucien pour faire le boniment auprès du cadavre du Pégé. L'idée est heureuse. La foule serait avide d'entendre un « bonisseur » de cette espèce. J'entends d'ici son petit discours :

« Mesdames, messieurs, ceci est le cadavre de l'amant de ma belle-sœur. C'est moi-même qui ai eu l'honneur de l'entourer de plomb et de le jeter dans l'eau du haut d'un pont.

« Remarquez avec quel soin cette jambe est repliée et combien j'ai eu de peine pour maintenir les membres dans cette position difficile. Au moment où je le ficelais d'une si étrange manière, il gigotait encore. J'aurais peut-être abandonné l'ouvrage si ma charmante belle-sœur et mon doux beau-frère ne m'avaient excité du regard. Mesdames et messieurs, à votre service ! »

Paris, la France, le monde aurait voulu entendre ce récit de la bouche d'un acteur de la scène. C'était la fortune du musée Grévin.

Malheureusement, Lucien, n'a pas accepté. M. Arthur Meyer comptait qu'il serait sans travail à sa sortie de prison. Il se disait qu'on n'occupe pas un tel homme et qu'il lui faudrait aller bien loin pour trouver de la besogne — on n'a pas tous les jours un crime à commettre. Pas du tout. Lucien va travailler. Son patron lui a fait dire qu'il y avait pour lui, une place à l'atelier, un si honnête garçon. Il continuera à sculpter des petits objets charmants en ivoire, tandis que, là-bas, son frère, Marin, sculptera des noix de coco.

Qu'on donne de l'ouvrage à ce malheureux qui a des enfants : c'est bien. Il faut qu'ils vivent, les innocents. Le patron en agissant ainsi, a prouvé qu'il était l'ennemi des préjugés imbéciles. Mais où l'odieuse commence, c'est dans les démonstrations dont ce misérable est l'objet.

Comment ! on fête son acquittement !

Les camarades d'atelier sont venus en grande pompe : ils ont offert chacun quelque chose, on a serré la main de l'absent, on l'a félicité. On lui aurait offert un banquet, si on l'avait osé. Lucien est un héros. Le premier venu ne serait pas capable de se prêter à des besognes aussi lugubres. Il y a de ces gens qui ont de la répugnance pour commettre un crime. Des poules mouillées qui ne flangeraient pas un homme à l'eau. Lucien, lui, n'a pas eu peur ; il a osé bravement entortiller un homme mort dans du plomb et plus bravement encore le jeter dans la Seine. C'est un gail-lard qui a du cœur à l'ouvrage.

Qu'est-ce qui a besoin d'un aide pour assassiner ? Lucien Fenayrou est disponible. La cour d'assises le rend à la liberté. Il est au service des maris de bonne volonté qui éprouvent le besoin — après dix ans de tolérance — de percer le cœur de l'amant de leurs femmes.

M. Lucien se fera faire sans doute des cartes de visite. Je lui conseille de les rédiger ainsi :

LUCIEN FENAYROU
Ouvrier Tabletier
Artiste en guet-apens
PARIS-CHATOU.

Lapommeraye avait un frère comme Fenayrou (Marin), le misérable avait commis un crime moins barbare que celui du pharmacien. Il monta sur l'échafaud ; son frère s'exila. Il revint d'exil sous un faux nom. Il travailla en homme de cœur, dur à la peine, intelligent, probe, zélé. Son patron parlait de lui avec enthousiasme. Un jour, un client le reconnut. Le patron ne voulut pas garder chez lui le frère du guillotiné. Il le chassa.

Le malheureux erra toute la nuit sur le pavé de la ville inhospitalière. Enfin, découragé, las, épuisé, il se tua ; poursuivi par la honte d'un crime qui n'était pas le sien.

Les temps sont changés. Lucien Fenayrou n'est pas seulement le frère de l'assassin de Chatou, il est son complice. Il s'est prêté à la plus sanglante tâche qu'il soit possible de rêver. Ce qu'il a fait épouvante. Et, non seulement les juges l'acquittent, mais l'opinion publique l'acquitte aussi. Tandis qu'elle avait torturé le frère de Lapommeraye, un brave homme ; elle acclame le frère de Fenayrou, un misérable. Elle lui fait un piédestal de sa lâcheté.

Le premier n'avait trouvé que des patrons qui le chassaient, quoique innocent, et le second trouva des ateliers qui l'invitent, quoique coupable, ou peut-être parce qu'il est coupable.

L'idée de clémence a-t-elle fait son chemin ? Non. Mais des gens qui ont pris leur sensibilité pour de la sensibilité ont applaudi ce mari, capable de tolérer les adultères de sa femme pendant les assises, et pris, soudain, d'une rage folle de tuer, ils ont cru voir un Othello moderne dans ce triste Sganarelle. Comme si la vengeance pour être noble ne devait pas être prompte. Et Lucien aurait été l'instrument servile de ce frère qu'il adorait.

Il a tué par bonté. C'est une famille d'agneaux — cette famille d'assassins. Pauvre Lapommeraye, au lieu d'avoir blâmé son frère, le criminel, que ne l'as-tu aidé ? Tu aurais aujourd'hui, quelque part, une statue, au pied de laquelle viendraient pleurer les bonnes âmes sensibles — des ateliers de tabletterie, tous les fabricants de dominos du Faubourg-Saint-Martin.

Lucien Fenayrou est un héros ? quand la canonisation de Lucien Fenayrou ? un homme si bon mérite l'aurore du saint — une auréole qui aura du sang.

Ces dénonciations sont maladroites. Il y a de ces sentiments qu'on doit refouler au fond du cœur — ce coin dégoûtant où les passions ressemblent à de l'ordure.

Il faut habituer les niais sanglants de la trempe de M. Lucien à comprendre que la vie humaine est une chose sacrée ; qu'un guet-apens est une lâcheté.

Les braves qu'on prodigue à cet assassin Jocrisse sont inconvenants. Il fallait, par pitié pour ses petits et pour sa femme, faire le silence autour de ce drôle. On lui fait des ovations. Et quand ces pauvres bimbis, étonnés de la sympathie qu'on manifeste à leur père, demandent pourquoi ; il y a bien quelque un pour leur répondre sans doute :

« Parce que c'est un meurtrier. »

Les pauvres bimbis ! combien la nuit autour de leur non eût été plus salutaire. Il arrivera, un jour, où, fatalement, on leur reprochera d'être les enfants d'un homme qui aura aidé à tuer horriblement un autre homme. Car cette foule qui a des braves pour les coupables a souvent des sarscasses pour les innocents.

DESCLAUZAF.

Stances
A Fanny JACKSON
Tour à tour ou folle ou sage.
Avec un jeune, avec un vieux
Elle contracte mariage
Et s'en acquitte de son mieux.

Le blond ou le brun !... que m'importe
Dit-elle : chacun son moment
Du reste pour ouvrir ma porte
Il faut patte d'or ou d'argent !...

On me reproche peu de foi
Mais vraiment ce serait dommage
Quand on est belle comme moi
Si l'on voulait demeurer sage !...

Ma hanche ronde ! mon œil noir
Mon épaule... ma jambe fine
Et les splendeurs de ma poitrine
Entrez... en payant on peut voir...

... et quand elle se pare
A son cou de beaux diamants
C'est pour mentir à ses amants
La rivière qui les sépare !...

ELIACIN.

PETITS POULETS
SAUCE GAILLETON
Le tohu-bôhu gailletonnesque nous valu toute une avalanche de missives plus indignées les unes que les autres. Nous avons choisi celles qui nous paraissaient dignes d'être publiées.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur servir ce petit hors-d'œuvre.

Mon cher directeur,
L'affaire du Grand-Théâtre m'a plongé dans le désespoir le plus profond. Vous me comprenez lorsque vous saluez ce qu'était samedi la sainte Ursule ; surez est le nom de ma belle-mère.

Or, en genre bien élevé, un bouquet à la main, j'allais porter un tas de souhaits hypocrites à celle qui sera l'amertume de toute ma vie, lorsque sur la place de la comédie je fus violemment appréhendé au corps par un gardien de la paix qui me reprocha de pousser des cris séditieux. Mon ébahissement fut immense ! J'eus beau protester, on me conduisit à la Permanence. J'ai passé la nuit au violon.

Le lendemain matin, ma belle-maman m'annonça avec majesté qu'elle me confiait sa fille, prétextant que je n'étais qu'un odieux libérin.

— Allez, me dit-elle en me congédiant avec un geste dédaigneux ! allez offrir des bouquets aux filles de joie. Votre présence seule ôterait le lis que j'ai eu l'imprudence de vous confier. Dois-je me suicider, mon cher directeur ? Agrérez, etc.

Jules BIDARD.

Monsieur d'Asco,
Ouvrez-moi votre gilet, j'ai beaucoup de larmes à y verser.

Ce que j'ai de la veine, c'est épatant. Je me fiche de la subvention comme de Jules César. Figurez-vous que je me balladais en grillant un colorado, samedi soir, songeant à la galbeuse sirène pour qui je disperse la fortune de papa, lorsque je fus soudainement renversé par des gens qui braillaient et des sergents de ville qui gambadaient comme des acrobates.

Quand je repris connaissance j'étais tout pieds. Mon chapeau avait disparu. Le col de ma chemise était déchiré et mon plastron avait subi une dépression de 3 centimètres. Des bandes se tordaient en me voyant.

Je me relevai en rajustant mon monocle ; il était onze heures. Trop tard pour me présenter chez Paméla.

Jugez de ma fureur, avoir raté Paméla une brune insensée qui me boulotte 500 louis par mois. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi !

Espérant que vous ferez place à mes lamentations, je vous la serre.

Oscar de TARTENPOMME.

Master rédacteur,
Je promène moi tranquillement, admirant les jolies petites monuments de vô, et disposant moi à voir juer mon compatriote Phileas Fogg, mais les policemen de vô été very mal élevés. Ils ont délaissé moi d'entrer dans le théâtre. Je suis beaucoup furieuse. Je vais trouver le consul, car moi pas comprendre pourquoi le policemen de vô avoir insulté un baronnet de la Angleterre.

« J'ai dit à moi que j'étais faire mal à monsieur Gayetone. Moi pas connaître ce gentlemien, mais si lui venir, moi le boxer, by good ! »

Prényy ma salutachône.

Sir John SANDWICH, esq.

Ma vieille,
Mince ! ils sont rien bêtes, icil Pour une fois que je viens m'enrhumer dans votre sacré brouillard, ils me mettent à l'ombre.

« Eh bon non, t'a beau dire dire, j'a gobe pas celle-là, on est plus chic que ça sur le boui Mich. »

Heureusement que c'est pas la première fois que je vais trouver Morphée au violon ; mais c'est égal, j'suis pas content. On ne nous la fais pas à l'oselle, tu nous.

Sans raucune, ton vieux copain,
Polyte VAUGIRARD.

Monsieur,
Il était tout neuf ; c'était un bijou, un chef-d'œuvre ! On n'avait jamais vu son semblable, il m'avait coûté vingt francs ! J'étais tout fier de le porter. C'était mon premier tuyau de pipe. Mais ils me l'ont défoncé, les misérables, ils me l'ont brisé !

Pourquoi ? Je ne le sais.

M. Gailleton ne veut pas que je porte un chapeau noir. C'est infâme. Aussi je le maudis, ce M. Gailleton, bien que je ne le connaisse pas ! Dois-je naït pour ce monsieur-là, moi qui suis innocent ? Non, certainement ; aussi je me vengerai ! Ma vengeance sera terrible et grotesque : Lorsque je le rencontrerai, je lui ravirai sa coiffure, dussé-je en perdre tous mes cheveux.

Si le ciel est juste, il entendra certainement ma plainte et gratifiera M. Gailleton d'un éternel corzya !

Tout à veus.

Jérôme DELAGUILLE.

Monsieur,
Gordonnier de mon état, je suis poète à mes heures, permettez-moi de vous adresser cette orientale

En jour Ali passait...
V. H.

Un jour Gailleton passait devant le Grand-Théâtre, L'aphasie gémissait sous sa grille courtaie.

« Les gon' guesaites ? subvention ! Lorsque un bon vieux chanteur de notre vieille Gaule Se dressa devant lui, lui tapa sur l'épaule Et lui tint cette allocution :

Gailleton, toi qui fais hurler la populace,
Toi qui jamaï, jamaï ne pris garde à la casse,
O très illustre Gailleton,
Tiens-toi bien, mon éternel copain, car est presque pleine,
Elle va déborder. Sièdés-toi, reprends haleine,
Car tu vas gôber le bouillon !

Gailton avait, je crois, sous sa longue redingote
Du sucre qu'il avait chipe chez un manningue,
Un bout de corde de bouheur.

Il lâssa : le bouhomme et entrassa sa barbe :
« Les misères ont encore de longues hallebardes,
— Dit-il, — aussi je n'ai pas peur ! »

Cela n'est peut-être pas très correct, mais que voulez-vous, quand on fait des escarpins toute l'année on n'a pas la main aussi légère que François Coppée !

Tout à vout.

Victor Goco.

Vieux compaigns,
Moult nombreux sont les ans que le seigneur temps a fauché depuis qu'il délaissé ma genté et joyeuse plume ; cependant que les siècles desvalaient en l'éternel sablier, bien s'est changé le langage de nostre Gaule. Certuy c'est entendre bien pourtant qui est celui de Gargantua, c'est pourquoi j'entreprinds de vous écrire et vous toute crête missive, cependant que maistre Villon l'escolier, d'essubassante mémoire. démbale es paradis devisant galamment avec sa mie.

Que diable est-ce cy ?
Qu'est doncques ce messire Gailleton, marchand de soupe, escousseur de fèves, qui cuido triupher les bons Lygundiens et leur faire prendre vessies pour lanternes de Venize ? Onc n'en avois ouï parler.

Vrayement malin est ce bourgmaestre qui boit hanaps de champagne et se gaudit gorgiassement emmy ses treize compaigns pendant que le pauvre peuple resclame quelques écus pour son théâtre.

Pense-t-il en sa haulo sapience que vous contenterez de barquignages et vous lairrez à tir vostre beu Mephistophèdes et vostre diable Robert ? Enferrez ! sabrez, escorchez, crie

messer Gailleton à ses chevalcheurs ! Et les soldats du guet tirent du fourrel leurs grandes espées.

Foi de Tourangeau m'esclafferaï fort si le feu de St-Antoine arde ce mauvais plaisan que voudrois voir emmy la marmelade ? Debutez-le et bien verrez ce qu'advienra que messer Faust vous fera enir sa tant douce voir. Hasté ! mes amis. Certuy jour vous esbuidrez de maistre Gailleton, le vendeur de lescheffrites, et de ses archers et de ses escoppetes, et humerez encore quelques piots de septembre prude pour ce que le peuple lyonnais sera en grande liesse !

François RABELAIS.
Pour mayonnaise conforme,
L. D'ASCO.

LA
GRRRANDE COMPLAINTÉ
SUR
Les Infortunes
DES TREIZE

*Ecoutez, peuple de France,
Et puis de Brindas aussi,
Le très larmoyant récit,
Vratment récit d'circonstance
Que l'on entend chaque soir,
A l'Opéra, sur l' Trottoir !*

Lyon possède un bon maître
Ce bon monsieur Gailleton ;
Tant il est un maître bon,
Un maître qu'est une mère,
Mais il n'pris pas le talent
De Meyer, deur ou Beethoven.

*C'est malheureux, car les gones
S'amuseut toutes les nuits,
Pour avover ses ennuis,
Sans flûtes et sans trombones,
A lui jouer certains airs
Qui le mettent à l'envers.*

Tout ça parc' qu'un jour les Treize —
Nombre bien fatal — tremblez !
Se sont gaiment assemblés,
Et, tous treize, très à l'aise,
Ont supprimé, nom d'un rat,
La subvention d'opéra.

*Is ont dit : « Le peuple est bête,
C'est un stupide rigaud,
Jouons-lui Madame Angot,
C'est plus gai que le Prophète.
Un orchestre de mirillon
Maintenant donnera l'on »*

Alors, sur l'illustre scène,
Abri du grand air savant,
On vit des belles levant
Leur pied dans un geste obscène,
Car un beau mollet bien pris
Remplace un morceau de p'tat.

*Puis des pièces grassouillettes,
Min's d'or pour les directeurs,
Où les bêl's font les acleurs,
Où les acteurs font les bêtes,
Où le clou — très esbrouffant,
Est un énorme éléphant.*

Je crois vraiment qu'on se moque !
Eh ! pasatsambleu ! nous voulons
Don les phistiques flon-flons,
Nont le seui écho nous choque,
Mais la page en sol, en do
D'un Mozart ou d'un Gounod.

*Monsieur Gailleton, le maître,
El ses treize vaillants preux,
Seront-ils assez heureux
D'écouter le populaire ?
Qui pour qu'on entend' ses raisons
Prend les clefs de ses maisons.*

Et lorsque nos doux édiés
Auront réparé l'erreur,
Faitte en un jour de malheur,
Qu'ils se croyaient très habiles,
Le peuple lyonnais criera :
Vive le viell opéra !

*On portera en triomphe
Les Treize, el, peut-être aussi,
Ce bon maître sans souci
(Mais f' ai pas de rime à omphé).
On acclamera Chéron,
Joséphine et leur patron.*

Du moins, Titi qui critique
Au pouillier pour dix sous,
Sans rien mettre sens d'ssus à s'sous,
Pourra jouir de la musique
Et dire en faisant de l'égal
— Tu sais tout à même c'est rien bath !

A. DE LATOUR.

SUPPRIMEZ L'ASSOMMOIR

La dynamite devient l'arme du jour. On fait des joujoux à la dynamite, et bientôt les bombes que l'on servira aux desserts des grands dîners seront en crème explo-sible.

Une explosion vient d'avoir lieu à l'Assommoir. Bagatelle ! Dix personnes seulement ont été blessées. C'est un rien. Tout un peuple aurait pu trouver la mort sous les débris du Théâtre-Bellecour. La présence de ce cabaret nocturne est un péril pour les spectateurs. La rupture d'un tuyau de gaz, une étincelle peut amener une catastrophe. Nous sommes étonnés que l'on tolère l'Assommoir durant la saison théâtrale de Bellecour.

Des farceurs ou des malfaiteurs se sont amusés avec des bombes, dix personnes ont été atteintes par des morceaux de marbre.

M. Klemgen et M. Bouvard sont au nombre des victimes. Ce fait est un avertissement. Nous espérons que les portes de l'Assommoir ne tarderont pas à se fermer par ordre supérieur. Nous sommes fort heureux de constater qu'aucun rédacteur du *Lyon-Républicain* n'a été atteint dans la nuit de dimanche.

Nous réclamons donc la fermeture de l'Assommoir au point de vue de la sécurité publique.

B. L.

No're ami et collaborateur Kari Muntz a oublié dans quelque boudoir enivrant, le jour de sa poésie hebdomadaire.

Il a promis de me plus recommencer, notre ami Edouard le remplaça cette fois — et d'une très gracieuse façon.

LES CHEVAU-LÉGERS
DE M. LE MAIRE

A l'Eléphant du « Tour du Monde »

L'éléphant du Grand-Théâtre est dans la consternation. Cet intéressant pachyderme, qui n'a jamais goûté les biftecks municipaux, s'étonne des clameurs qui l'accablent tous les soirs. L'éléphant du *Tour du Monde* ne connaît pas M. Gailleton, aussi ne comprend-il pas les cris qui se font entendre lorsqu'il paraît. Il a protesté, lui aussi, protesté à coups de trompe. Il aime-rait beaucoup mieux courir les forêts, grignoter des cannes à sucre, ou, tout au moins, se prélasser sur la pelouse vert-pomme d'un jardin zoologique quelconque, que de venir se faire huer sur une scène que devraient fouler les cothurnes de *Robert-le-Diable*. Tu t'étonnes et tu t'indignes, mon pauvre petit éléphant, tu as raison. Figures-toi qu'ils nous ont ravi notre opéra. Puisque tu te maquillais dans ta loge, samedi soir, je vais te narrer la chose tout au long.

La salle était comble jusqu'au poulailler. De toutes parts on était venu de la Guillotière, de la Croix-Rousse, de Vaise et de Saint-Georges. Subvention ! a-t-on crié dès la première minute, car, tu dois le savoir, ce n'est que la subvention qu'on réclame.

Deux fois le rideau s'est levé, mais deux fois aussi on a dû le baisser ; le charivari était indescriptible.

Les sergents de ville, en escouades serrées, faisaient le guet. Des essais d'agents, en bourgeois, bourdonnaient dans la salle, épiant les moindres mouvements des spectateurs, écoutant leurs conversations, prenant des notes sur leurs tablettes. Chaque citoyen avait son garde du corps. C'était terrible. Un frisson de rage secouait la multitude. Les plus pacifiques se sentaient pris d'une furieuse envie de crier : le Français n'aime pas qu'on le moucharde.

Après une petite symphonie en trépignements majeurs, le tumulte s'accrut. Le commissaire de service fit alors évacuer les quatrièmes. La sortie s'opéra sans encombre. Il eût été inutile de résister à une pareille attitude, car on eût en à déplorer la chute de plusieurs spectateurs.

Le public des quatrièmes venait à peine de se répandre sur la place de la Comédie, qu'une compagnie de sergents de ville se mit en devoir de faire l'assaut du parterre. La chose n'était guère facile. Les assiégés se défendaient avec un stoïcisme rare. Le nombre des chapeaux défoncés et des redingotes déchirées en cette mémorable soirée, est incalculable.

As bas Gailleton ! Subvention ! criaient-ils au dehors. La maréchaussée, bayonnette au canon, refoulait les manifestants avec brutalité. Les cheuau-légers de M. le maire faisaient rage. De leur côté, les sergents du guet empoignaient les promoteurs au collet et les conduisaient au poste, en dépit de leurs protestations.

La place de la Comédie présentait l'aspect le plus sinistre. Le cliquetis des armes, les éclairs des sabres et des bayonnettes, le pas sonore des chevaux, résonnant sur le pavé, donnaient un caractère des plus lugubres à la scène.

Les manifestants criaient de toute la force de leurs poumons: A bas la maréchaussée!

Des bourgeois fort paisibles étaient renversés par les alguazils; quelques-uns furent blessés. Une pauvre vieille fut brutalement jetée contre la devanture d'un magasin.

Les chevaux-légers caracolèrent sur les trottoirs, seuls refuges du public. Soudain un grand bruit se fit entendre: il n'y avait pas assez de gendarmes pour brutaliser la foule.

Tout à coup une luette formidable monta vers le ciel. Enlevé-le! enlevé-le! clamait la foule indignée. Un commandant de gendarmerie venait de faire son entrée solennelle dans le tambour du café Matoussi.

Le cavalier fantaisiste n'eut que le temps de s'esquiver. Et toujours les arrestations continuaient. Pauvre petit éléphant, tu eusses bramié de pitié en voyant des hommes se conduire d'aussi burlesque façon!

Un grand nombre de manifestants se réfugièrent dans l'enceinte réservée à l'orchestre. La grosse caisse fut alors de la partie; jamais concert plus intaraboussable n'avait fait résonner les voûtes du Grand-Théâtre!

A bas Gailleton criait un jeune homme en faisant mugir le monstre musical: Cinq ou six agents se jetèrent sur lui et l'entraînèrent brutalement hors de la salle.

Le rideau de fer fut baissé! un groupe entonna alors l'éternelle scie des cafés-concerts.

Il n'a pas d'parapluie. Ça va bien quand il fait beau...

Au bout d'une demi-heure la représentation put être continuée. Le public entonna alors le raptaplan des Huguenots qui suivirent la Ballade du Cantonnier et du chœur des soldats de Faust.

Puis un calme apparent succéda au brouhaha, et les quolibets s'entrechoisèrent.

Un cri unanime accueillit l'entrée des membres de l'Excentric-Club.

C'est le conseil municipal! cherche Gailleton! cherche M. le Maire! Un tili s'écrie s'adressant au détective Fix: «Est-ce que tu viens là pour nous moucharder toi?»

Un éclat de rire général accueille cette question.

Philéas Fog ayant parlé de son immense fortune. — Donnez-nous une subvention sur vos deux millions, crie un monsieur des quatre-vingts.

Un peu plus loin, un jeune homme interpellant Passe-Partout et Philéas. Ces messieurs sont touristes dit-il; si ces messieurs veulent, j'vas leur faire visiter le monument de la place de la République.

C'est une des dix-neuf merveilles du monde. Ça nous coûte trente mille balles! Philéas-Fog ne peut réprimer un sourire. Passepartout s'esclaffe en consultant son gigantesque chronomètre.

Bientôt, on réclame le retour des expulsés des quatre-vingts, lorsqu'une voix se fait entendre.

On charge la foule sur la Place de la Comédie! Chacun quitte sa place, on s'empresse aux fenêtres du foyer, le fait est vrai.

Mais aussitôt les gardiens de la Paix interviennent. «Vous êtes venus ici pour voir jouer le Tour du monde et non pour voir jouer les chevaux-légers de M. le Maire dit un brigadier.

Tu sais maintenant pourquoi l'on t'accueille à coups de sifflets, pauvre petit éléphant. Toi qui viens du pays des sauvages, de l'Afrique équatoriale, toi qui eus l'honneur de recevoir une balle de la carabine de M. Stanley tu dois voir qu'il y a des Caraïbes tout partout.

La civilisation n'est encore qu'un tout petit bébé dans notre pays, on sabre les citoyens qui jouent du tam-tam, comme s'il n'était pas permis à tout le monde de dire haut sa façon de penser!

Si le peuple Lyonnais aime mieux entendre le grand air de la Juive que s'endorcir aux accents soporifiques du God save Gailleton, n'a-t-il pas le droit de le dire? On a donné quelques sérénades à M. Gailleton dimanche soir malgré la pluie qui tombait en abondance!

Il faut que ce monsieur-là apprenne que jamais nous ne prendrons — quoi qu'il fasse — les organes de barbarie pour des pianos de la maison Pleyel!

DAUBRUCK.

BIZARRERIE D'AMOUR

Très belle et toujours solitaire. Sa beauté semble finir le jour; toute sa vie est un mystère: on ne lui connaît pas d'amour.

Aucun homme n'a pu lui plaire, Et don Juan attend son tour; rien ne paraît la satisfaire, Elle s'ennuie en tout séjour.

Nulle femme n'est son amie, Et froide, ainsi qu'une momie, Elle assiste au drame sanglant.

Dans les bals, superbe statue, Comme une autre elle est peu venue: Sphinx d'amour au secret troublant...

VENDETTA.

ÉDITION PARISIENNE

La Bavarde avait huit éditions; elle en aura neuf. La neuvième sera pour Paris.

Le journal du demi-monde avait hâte de voir la capitale, comme nous disons, nous autres provinciaux. Quand on s'adresse à qui s'amuse, on s'adresse à Paris, la ville du plaisir par excellence.

Il y a matière à glaner, là du moins. Les folles y sont en légion. Elles ont des noms, presque des titres. Elles portent des couronnes ramassées capricieusement, parfois dans des couches royales, plus reines que les reines.

C'est vraiment un monde étrange que ce demi-monde, curieux à analyser. C'est la verrue du corps social, mais une verrue qui est presque un grain de beauté, artistiquement glacée, faite pour mettre en relief, comme ces mouches que les dames du Grand-Siècle piquaient, des mains mignonnes, avec une pierre infernale, dans la blancheur rosée des chairs, tout près, très près d'endroits mystérieux. Le demi-monde est, nous le répétons, la verrue du corps social qui fait qu'on doute, mais qui fait qu'on se pème.

A Paris nous le verrons, dans son triomphe et dans son abjection, insolent et grotesque, régence et voyou, selon qu'il tient l'éventail au bord d'une loge, à l'Opéra, ou le hochet demandé au fond d'une vacherie de la rive-gauche.

Gentils minois qui défilèrent agréablement sous nos plumes. E. Desclauxz restera à Paris, dirigeant le travail délicat de la centralisation des documents. Il s'adjoint des noms connus et des noms aimés; ces jeunes qui semblent à des vieux, tant leur renommée est faite depuis longtemps. La place est ouverte à tous ceux qui ont quelque chose dans le ventre, ce qui veut dire quelque chose dans le cœur.

N'allez pas croire, au moins, que ceci soit un programme; c'est un avis. Un journal doit à ses lecteurs le récit de ses joies et de ses peines. La Bavarde entre à Paris, lecteur, c'est sa joie, elle te le dit.

LA RÉDACTION.

ÉCHOS

LA PROVINCE

Marseille

LES TROUBLES MONDAINS MARSEILLAIS. Qui de vous mes chères lectrices n'a pas été éblouie le jeudi au marché des fleurs du Cours Pierre Puget.

Avez-vous remarqué l'animation de ce petit coin de Marseille? En effet, c'est à qui de nos fleuristes aura la plus jolie boutique et surtout la mieux approvisionnée, car tout ce que Marseille possède de galant et de jolies femmes doit passer là. L'un voulant des fleurs pour son bouquet, l'autre une toilette garnie de fleurs naturelles; celui-ci un bouquet pour un rendez-vous à donner, celui-là pour faire le goût de nos belles petites.

Onze heures sonnent. Une grande partie de nos demi-mondaines font leur apparition sous une toilette plus ou moins élégante; chacune d'elles a sa marchande et ses fleurs préférées. Nos belles-petites rôgnent pendant deux heures dans ce charmant parterre.

Mais, hélas! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Depuis quelques temps le souflet de la discorde semble avoir passé sur ce charmant tableau qui faisait les délices de nos amoureux. D'un côté nous apercevons une jeune femme blonde comme les blés, ayant le soin de se vêtir en noir pour dissimuler quelques coups de canif ou pour simuler un veuvage. Cette jeune blonde que nous parlons plus haut ne craint point de se faire accompagner par une autre personne aux apparences sèches, ayant tout bêtement d'une gouvernante ou dometique anglaise.

Ah! madame, vous vous promenez des heures entières dans ce pauvre marché aux fleurs, regardant l'une et toisant l'autre. Que cherche-t-elle? Que veut-elle? Voilà la question que l'on se pose; elle semble vouloir écraser nos charmantes coquettes de son mépris, ou vouloir adresser un reproche, une réclamation.

Que lui a-t-on pris? Elle semble demander à chaque fleur ce qu'autrefois elle lui disait en arrivant sous la forme d'un bouquet. Elles approuvaient sans doute un baiser ou un billet doux. Puis regardant de nouveau une élégante qui passe, elle semble lui dire: Rends-le moi!

Quelques pas plus loin une autre femme avec des allures plus ou moins excentriques venant épier les paroles souvent assez légères prononcées par nos demi-mondaines.

Enfin ce joyeux marché deviendra monotone j'en suis certain; nos belles-petites désertent pour céder par condescendance le pas aux femmes honnêtes, mais dans tout cela les fleuristes n'y perdront pas car les provisions et envois de fleurs sont aussi nombreux.

Puis des convalescents y viennent prendre un peu d'air embaumé ou un rayon de soleil. J'ai été très surpris la semaine dernière, lorsque me promenant j'aperçus une petite lettre qui devait être tombée par mégarde de la poche d'une de nos mondaines apitoyé d'une corbeille de fleurs et sur laquelle je revins un certificat d'un docteur attestant l'incapacité de notre belle petite à prendre part aux jouissances de la vie. Espérons que tout n'est pas perdu et que quelques promenades l'auront bientôt rétablie, mais nous voyons avec peine nos demi-mondaines fuir ce petit coin où tant de joyeux éclats de rire ont frappé nos oreilles.

Mais place, mesdames, aux femmes honnêtes qui vont à pieds.

L. RETY ROUSSEAU.

Tudieu, il faut avoir de l'audace! Nous avons déjà entretenu à différentes nos aimables lectrices sur le compte d'une certaine débarquée de Catalan ayant nom Adélaïde la vadrouille.

Cette éhontée qui nous avait quitté pendant quelques semaines pour aller traîner ses hardes et exhiber sa stupide personne sur les boulevards de la capitale était dimanche dernier à la maison Dorée ou nous avons reconnu qu'elle nous était revenue encore plus pâlante et grossière que par le passé.

Ah! madame, méfiez-vous, car je ne vous perds pas de vue un seul instant et soyez persuadée qu'avant d'avoir mis vos menaces à exécution, je ne vous aurais pas cassé les reins comme vous voulez le faire, mais que l'opinion publique sera satisfaite.

Depuis quelques jours nous étions passablement surpris de ne plus rencontrer par monts et par vaux la grande Adèle la pensionnaire de la fameuse entremetteuse Justine. Après avoir pris nos informations que nous tenons de source certaine, on nous dit qu'elle aurait pris la résolution d'aller reconstruire sa petite santé passablement ébranlée dans un établissement situé aux environs de la plaine St-Michel.

Espérons qu'elle ne tardera pas à nous débarrasser car nous pourrions en dire plus long dans notre prochain numéro.

Samedi dernier, me promenant sur le cours St-Louis, je fus assez heureux pour entendre la petite conversation suivante entre la belle Jeanne Broussaille et un jeune Brun.

« — Bonjour, Jeanne. — Bonjour, mon chéri. Ah! écoute, j'étais furieuse. — Pourquoi cela? — Parbleu, je viens de chez Dolpiano pour lui louer une voiture pour aller aux courses et il ne veut pas m'en donner pour la première journée. C'est fort! — Eh bien! il faut prendre une voiture de place. — Comment, est-ce pour plaisanter? Moi qui ai fait deux costumes qui me reviennent à plus de 2.000 fr., il y a déjà pour 400 fr. de dentelles en point d'Angleterre. Non, je n'irai pas, et voilà tout. — Un beau bouquet de violettes était la fin de ce petit dialogue.

Ainsi, chères lectrices, vous n'aurez donc pas à lutter mercredi contre le goût exquis de notre belle-petite, mais je vous prévins de vous tenir en garde, car des petites indiscretions me sont parvenues et je ne vous dis que ça...!

Dimanche, nous avons aperçu la grande Jeanne et Mathilda Brise-Boîtes se payant sur la place du Prado dans un patache qui, certes, n'est pas à la hauteur de leur orgueil.

Depuis longtemps nous nous demandions pourquoi la grande Jeanne dépensait aussi rapidement. Serait-ce la fréquentation trop assidue de cette vadrouille son nommée? Nous allons aux renseignements. Mais, dans tous les cas, nous croyons devoir donner un conseil à Jeanne en la priant de ne pas faire courir plus longtemps l'employé des contributions pour la modique somme de 13 francs, car les locataires ne sont, paraît-il, pas très satisfaits de pareilles allées et venues.

Puisque nous parlons du Prado, nous sommes bien aise de publier les noms de nos charmantes demi-mondaines qui ont rivalisé, dimanche dernier, par la grâce et l'élégance.

Citons: Renée Duronçay, qui avait jugé à propos de faire pendre l'air à sa petite «Guipp»; Bertha la Rieuse avec son chien à tête d'oursin; Dina, Marguerite l'Avionnaisse; Rachel R... Victoria la Créole, Marie Cavalion, Mélanie Debay et quelques autres dont les noms m'échappent.

C'est avec surprise que nous avons été privé de la présence de la séduisante Friquette. Aurait-elle été retenue chez elle pour les préparatifs de ses toilettes de nos deux journées de courses?

Eh! bien! oui. La pécheuse de Gobis qui a nom Madeleine avait été passer quelques jours en Suisse et même à Lyon où elle s'est parait-il, fait remarquer par des impolitesses et un manque absolu de savoir vivre.

D'ailleurs que peut-on espérer d'une parrelle vadrouille? Rien. La ville de Marseille était calme; la rue St-Féréol, silencieuse et depuis samedi un vacarme indescriptible n'y cesse de régner.

Madame, calmez-vous, sinon je vous promets que je saurais agir à votre égard avec la plus grande vigueur, car si vous ne vous respectez pas, je livrerais à la vindicte publique des détails piquants sur vos nombreuses nuits d'orgies.

Grand émoi la semaine passée dans la rue Noailles. Mathilde la boulotte était aux prises avec une charmante Italienne nommée Henriette habitant un des principaux hôtels de cette rue. Heureusement que tout Marseille connaît ce bout de femme qui non contente de potiner veut encore casser la figure à tout le monde.

Allons, pauvre Boulotte, soyez donc assez raisonnable pour me donner des détails exacts.

Si vous me ôniez un démenti, cela me ferait plaisir car je publierais votre affaire de la Maison-Dorée où vous avez été assez sans honte pour vous mettre dans une tenue assez négligée. D'ailleurs c'est votre habitude, nous le savons de source certaine.

Je prie la petite crotlée d'Aimée Publicité de ne pas se livrer à certaines acrobaties vis-à-vis des promeneurs, comme elle l'a fait jeudi dernier, au marché des fleurs.

Sans date qu'elle aurait reconnu le correspondant de la «Bavarde». Oui, c'était moi: mais je vous avertis que si vous bougez une autre fois votre parapluie impayé, je ne craindrais pas de vous en faire sentir les merveilleux effets.

Vous êtes donc prévenue!

Sapristi, madame, quelle vivacité, dimanche soir, au Prado. Victoria la Créole, ayant une casaque en velours grenat, faisait plus de bruit à elle seule que tout le bataillon de Cythère réuni.

Sans doute que cette nouvelle débarquée de Constantine avait déjà l'intention de provoquer le scandale dont elle a été l'héroïne le soir même, au café Bedoul, contre Bertha la Rieuse, une de nos sympathiques demi-mondaines marseillaises.

Il faut croire que l'ébriété seule aura été la cause de son effervescence; dans tous les cas, nous savons qu'elle doit retourner prochainement d'où elle vient, et assurément, nous pourrions compter les regrets qu'elle laissera dans notre bonne ville de Marseille.

Annette la licheuse l'une des plus célèbres tendresses de la cité lyonnaise est venue faire un petit voyage à Marseille. Cette épinglée à la taille de guêpe n'a pas manqué de rendre, visite à son intime amie Anabé David. Nous les avons rencontrés ensemble au Prado. Malheureusement la belle n'a pas fait long séjour. Elle a maintenant réintégré ses pénates.

Grand-Théâtre. Vendredi dernier, la salle de notre Grand-Théâtre était envahie de bonne heure. Il s'agissait ce soir-là d'assister au premier début, dans Guillaume-Tell, de notre fort ténor, M. Guille.

Disons tout d'abord que cette soirée a été pour lui très favorable. Cet artiste que nous avons vu débiter à Alger en 1877, puis revu l'an passé avec son collègue Doyen, au Château-d'Eau à Paris, a su, dès sa romance O Mathilde, soulever les applaudissements de la salle entière; le trio et son appel Aux armes n'ont fait qu'accroître son succès. Quant à nous, nous engageons vivement M. Guille à modérer son ardeur, au début d'un ouvrage, pour qu'il puisse le finir toujours d'une façon convenable.

Notre baryton, M. Doyen, n'est pas également un inconnu pour nous, doué d'une belle prestance, d'un bel organe, quoique manquant d'ampleur. C'est un Guillaume Tell convenable, mais qui ne saurait nous faire oublier Damesta.

Nos compliments à M. Guignolet, un élève de notre Conservatoire, qui promet pour l'avenir. M. Hammann, dans Mathilde, effectuait sa rentrée, c'est toujours la chanteuse applaudie l'an passé, son succès d'ailleurs a été complet.

Dans la «Dame Blanche», M. Degenne en pleine possession de ses moyens a parfaitement bien chanté Georges Brown. Toutes nos félicitations à Mlle Julia Potel dont le succès va toujours croissant.

Lundi soir pour le début de M. Deibechi, baryton d'opéra-comique, on donnait le «Barbier de Séville». Cet artiste n'a pas produit une très bonne impression sur le public. Mlle Potel dans la leçon de chant a été la chanteuse émérite que nous connaissons, aussi son succès a-t-il été très vif. Les autres interprètes se sont bien acquittés de leur tâche.

On nous annonce pour le deuxième début de M. Guille et la rentrée de Mme Van-den-Berghe: «La Juive.»

Il paraît qu'il serait question de reprendre les «Martyrs» avec M. Guille. Depuis longtemps déjà cet ouvrage n'a pas été repris sur notre première scène par suite de l'absence des ténors capables de supporter le rôle écrasant de cet ouvrage.

Tous nos remerciements à M. Porte d'Heroucourt, conservateur au Grand-Théâtre pour la gracieuseté avec laquelle il a bien voulu, avant l'ouverture de notre première scène nous permettre de nous rendre compte, de visu, des améliorations et des réparations faites à l'intérieur de notre salle.

Peut-on être plus galant et plus courtis? Nous ne le croyons pas.

THEATRE DU GYMNASSE. La semaine qui vient de s'écouler n'a été marquée par aucun accident.

Les nouveautés n'ont pas encore vu le jour sur notre deuxième scène. Les «Chevaliers du Brouillard», les «Jouissances de l'Amour», le «Petit Duc» et la «Mascotte» ont fait à peu près les frais de la semaine.

Dimanche soir, pour le premier début de M. Marquis, troisième rôle, on donnait «Suzanne», vieux mélodrame, qui depuis fort longtemps n'avait pas été joué sur notre scène.

L'impression produite par le débutant n'a pas été favorable; d'ailleurs, ayant de nous prononcer sur le mérite de cet artiste, nous attendons sa seconde épreuve qui aura lieu prochainement dans les «Pirates de la Savane.»

Les autres interprètes de l'ouvrage ont droit à nos éloges.

«Boccace», l'opérette pour laquelle la direction s'est mise en frais, passera dans le courant de cette semaine.

Nous apprenons l'engagement de Mme Laty pour tenir l'emploi des duègnes en remplacement de Mlle Centrella. Son premier début aura lieu dans «Boccace».

A quand le remplacement de Mlle Lucy-Pernay?

L'engagement de M. Baulé, qui a échoué en même temps que notre grande coquette, a pris fin le 23 courant, nous pensons que celui de cette dernière a dû finir aussi ce jour-là, à moins que la direction ne veuille la conserver toute l'année. Ce sera alors au public à faire respecter ses volontés.

A propos de la manifestation qui s'est produite lundi dernier au sujet de la résiliation de M. Frey, nous nous permettrons de faire remarquer à notre confrère du samedi que nous comprenons parfaitement que le public des représentations populaires puisse, lorsqu'il en trouve l'occasion, manifester son opinion et faire connaître son appréciation sur le mérite des débutants. C'est ce qui est arrivé lundi, et non par le pouvoir des quinze amis de M. Frey que notre confrère a cru voir dans la salle.

Mais, diable! pourquoi ce nombre de quinze?

INVINCIBLE. — Poste restante. — Rue Grignan, Marseille.

Invincible. — Poste restante. — Rue Grignan, Marseille.

Pour l'édition de Marseille: Le rédacteur responsable, RETY-ROUSSEAU.

Toulon. La fête de charité, deux fois renvoyée, vient enfin d'avoir lieu à la grande satisfaction de chacun. Cette fête, toute de famille, c'est le cas de le dire, a eu plus de succès que nous n'osions l'espérer après son double renvoi qui avait mécontenté tout le monde.

Le programme n'était pas des plus riches: Défilé des chœurs, orphéons, danseurs et vélo-sport de Marseille; fête enfantine au Jardin de la ville, voilà pour la journée. Courses de vélocipèdes et concert, voilà pour la soirée. Illuminations à Gironne les samedi et dimanche soir et puis voilà tout!

Mais le prix des places était si modeste que nous sommes à nous demander s'il restera quelque chose entre les mains du Comité organisateur lorsque les frais généraux auront été prélevés.

Les lampions tricolores qui se balançaient sur le quel et sous le feuillage des gigantesques platanes de la place d'Armes étaient

d'un effet ravissant. Toutefois l'éclairage n'était que tout juste suffisant pour dissiper les ténèbres sur cette immense place où les vélocipédistes ont pris leurs ébais.

L'entrepreneur de l'éclairage avait heureusement pour auxiliaire un beau clair de lune sur lequel le malin avait sans doute compté.

Monsieur le maire en personne présidait au défilé et aux jeux divers, veillant sur toutes choses avec une sollicitude vraiment paternelle.

Monsieur Dutasta nous a prouvé une fois de plus, qu'il n'est pas si petite chose que ne mérite son attention dans les fonctions de premier ébale qu'il remplit avec tant de mérite et de talent depuis nombre d'années.

Le défilé a été aussi bien que possible, la fête enfantine a été fort brillante, l'orphéon des Pupilles faisait l'admiration de chacun.

Ces précoces musiciens dénotent déjà un talent dont nous ne pouvons que féliciter leur habile directeur.

Le corps des danseurs a exécuté quelques danses macabres d'un pittoresque incomparable. C'était tout simplement délicieux à voir.

Disons par parenthèse que le costume de ces jeunes gens nous inspira de sérieuses inquiétudes vu la fraîcheur de la température. C'était un peu... printemps pour la saison! mais à cet égard craint on quelque chose autre que les mercuriales et les pen-sans.

Le chœur des Piffards (drôle de nom) a chanté en sourdine un morceau que nous n'avons pu saisir. Quelques éclats de voix avec brusques alternatives de silence, voilà tout ce que la brise apportait à nos oreilles attentives au milieu du bruit assourdissant de la foule.

Les divers orphéons nous ont charmés par les plus jolis morceaux de leur répertoire.

En somme il n'a avait pas à regretter les 25 centimes d'entrée et nous sommes d'avis que le comité a eu grand tort de s'en tenir à un prix aussi modeste. On eut tout aussi bien payé 50 centimes, voire même 1 fr. et les pauvres y auraient gagné.

La course des vélocipèdes a été des plus attrayantes, les costumes variés des vélocipèdes faisaient un effet merveilleux au milieu de cette demi-teinte lunaire rehaussée par l'éclat des lampions et des bacs de gaz. On eût dit des lutins traversant la nuit, emportés sur les ailes rapides de quelque coursier fantastique!

La place d'Armes était envahie par la foule et la circulation y était difficile. Les filous auront eu beau jeu et nombre de bons bourgeois seront arrivés au logis avec leur gousset vide de leur montre. Voilà par exemple qui est tout à fait désagréable et ceux à qui ce malheur a pu arriver garderont assurément de la fête un pénible souvenir.

Les diverses courses se sont prolongées jusqu'à 11 heures du soir.

Ça n'a été ensuite qu'une promenade fantaisiste de peu d'attrait.

Nous nous demandons encore à quoi était destiné ce câble gigantesque qui entourait la place, gênant la circulation et forçant les promeneurs à faire un détour d'un demi-kilomètre pour gagner les portes d'entrée, alors que ces portes, bien que flanquées de guérites avec guichet et de factionnaires, étaient ouvertes à tout venant.

Chacun pénétrait dans l'enceinte comme chez soi, sans bourse délier. Le prix des places était cependant fixé. Est-ce une gracieuseté du Comité envers le public? Elle aurait été mal placée, vu le but charitable qu'avait la fête. Est-ce la foule qui aurait elle-même envahi la place? Il y avait cependant un déploiement de force armée plus que suffisant pour la maintenir en respect, les fonctionnaires auraient pu, d'un à l'autre, se tenir par la main.

En somme, les organisateurs de la fête méritent nos éloges les plus sincères. Tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait et si le programme des amusements était modeste, le prix des places l'était davantage encore. Il n'est pas si petite bourse qui n'ait su procurer le plaisir de voir, tout en participant au soulagement de bien des misères.

C'est au nom des pauvres de notre ville que nous remercions sincèrement organisateurs et spectateurs de la fête.

Le Grand-Théâtre a opéré samedi soir sa réouverture par les Mousquetaires au Couvent, la salle était assez bien remplie. La soirée n'a pas été trop mauvaise et l'œuvre charmante de Varney a été assez bien interprétée.

Nous espérons cependant mieux pour la prochaine fois.

Les Variétés font toujours salle comble, les deux nouvelles pensionnaires de notre salle de Concert, méritent nos plus vifs éloges.

Mademoiselle Lemesle est une adorable personne, d'un talent incontestable. Miss Fanely ne lui cède en rien, comme grâce et comme talent. M. Plantain est toujours le plus digne des barytons comme Rigot le plus désopilant des comiques.

Une mention honorable à la jeune mademoiselle Laure qui finira, nous n'en doutons pas, par donner à son organe, les modulations de la flûte! Ce sera alors une véritable flûte que cette gracieuse enfant pourvu que l'embonpoint ne vienne pas la gêner davantage!

Les étoiles de notre seconde scène brillent d'un éclat que rien ne semble devoir ternir, aussi le public ne ménage-t-il pas ses chaleureux bravos.

Nous allons oublier le Théâtre des Funambules, ! Bons bourgeois qui aimez à rire, amoureux que vos peines de cœur désolent, rêveurs et poètes qui avez si souvent besoin d'apporter quelques variantes à vos graves méditations, accourez tous! C'est ici la maison du rire, et vous ne regretterez pas votre argent.

Nos bichettes s'en sont donné à cœur joie pendant les fêtes de charité. Nous avons surtout remarqué les deux sœurs Jardin de la ville, voilà pour la journée. Courses de vélocipèdes et concert, voilà pour la soirée. Illuminations à Gironne les samedi et dimanche soir et puis voilà tout!

Mais le prix des places était si modeste que nous sommes à nous demander s'il restera quelque chose entre les mains du Comité organisateur lorsque les frais généraux auront été prélevés.

Les lampions tricolores qui se balançaient sur le quel et sous le feuillage des gigantesques platanes de la place d'Armes étaient

protecteur? saperlotte! ma petite, nous ne vous en ferions pas compliment!

Joséphine est une grotesque créature qui serait bien mieux à sa place sous le cotillon d'une laveuse de vaisselle, que sous la dentelle et la soie.

Vous avez beau faire, petite grue, mais vous ne dépouillerez jamais l'enveloppe primitive, souvenez-vous de ce vieux proverbe de votre pays bon mortier sent toujours l'ail (ne pas confondre cette Joséphine avec la gracieuse personne du même nom qui se pavanne tous les soirs dans un fauteuil de droite des Variétés).

SPRING.

CANCANS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Nous allons en quelques lignes, mettre sous les yeux des lecteurs, une petite comédie amoureuse qui a eu pour théâtre le salon d'un jeune dandy.

Les deux héros de cette nouvelle pastorale de Longus sont une demi-mondaine de notre ville et un gentleman aux parfums britanniques.

Il y a quelque temps, un jeune écrivain possesseur d'une fortune assez ronde qu'il dépense avec une prodigalité sans bornes, donnait chez lui un dîner splendide ou il avait convié tout ce que Lyon possède de gentlemén à la mode.

Nos demi-mondaines avaient répondu de grand nombre à l'invitation de l'Amphitryon.

Nous citerons: Annette Bassin, Pauline Desgorgue, Ma mère m'attend, Marthe de Larache, Lucy la folle, Blanche tête de singe, Baronne de St Ouin, Annette la licheuse. J'en passe et des meilleures, toutes en toilettes plus ou moins extravagantes.

La gomme lyonnaise était également représentée par le beau Lolo, le chéri des dames qui excède dans l'art d'arborer les guêtres en ouïl. Ce vicomte de Gabsollet le dandin des biches, le marquis de Kandos porteur de gigantesques babouches, et beaucoup d'autres célébrités du high-life.

En les voyant tous autour de la table où figuraient les mets les plus hétéroclites, on aurait été tenté de s'écrier, comme le bon LaFontaine:

Pauvres gens, couples ignorants et rustres, Le premier qui les vit de rira s'éclata: Qu'ello face, dit-il, tout jour ces gens-là?

Le dîner fut donc servi avec beaucoup de ponctualité, et les convives ne cessèrent d'y faire honneur en complimentant l'amphitryon qui avait fort bien fait les choses.

Nous souhaitons que ce bonheur sans nuage...

Dimanche soir, grande émotion à la brasserie de la Taverne anglaise.

La plus plantureuse des hédés de M. Bouvard, Jeanne, a eu des démentis d'un client trop gaillard.

Il paraît que le monsieur avait osé embrasser la belle Jeanne, qui ne souffre pas...

Le rustre, qui aurait dû se contenter de cette réponse bien méritée, a voulu se venger...

On juge de l'émotion produite par cette scène. La douce Rachel Mignon s'est évanouie.

Anna a avalé 25 grammes de boules de gomme...

Les spectateurs affolés croyaient à une invasion d'anarchistes.

Enfin, on s'est interposé, le papa Bravard a envoyé coucher Jeanne et Rachel...

Aujourd'hui, le calme est revenu dans l'établissement. Jeanne est de nouveau prête...

On nous assure que nos belles petites préparent de splendides toilettes pour la première de la Petite Mariée à Bellecour.

Grande nouvelle ! En présence des manifestations qui ont eu lieu...

Voici la lettre que nous recevons : « Monsieur, « Le demi-monde lyonnais est convoqué à une grande réunion publique... »

Rétablissement de la subvention théâtrale. La commission, Ma mère m'attend, Adrienne Roux, baronne de St-Ouin...

Nous donnerons dans notre prochain numéro le compte rendu sténographique de cette importante réunion.

Marguerite la moscovite et son amie Marie la brune ont inauguré leur arrivée à Lyon par une visite au Château-Rouge...

Nous avons ri de bien bon cœur en voyant ces deux tendresses zizanier à une heure fort avancée de la nuit...

Nous avons aperçu samedi dernier, la plantureuse Jeanne des Beauvilliers au Théâtre-Bellecour...

Convoyait-elle un kèpi, une chachia ou les galons de sous-lieutenant.

Qu'elle parle ! la « Bavarde », toujours gaie et s'empressera ne lui faire présent de l'objet qu'elle désire...

On nous annonce la fondation prochaine d'un cercle d'épinglées, le Skating-Club...

Nous avons aperçu vendredi dernier au Cirque Rancy, la petite Elise de la brasserie Bonhomme dans une toilette ravissante.

La charmante Pauline Bac aurait-elle juré de conserver éternellement le costume bleu qu'elle porte depuis si longtemps ?

Nous lui conseillons de varier un peu ses toilettes, car elle pourrait perdre rapidement sa réputation d'élégante.

Nous avons aperçu l'autre soir Jeanne la Hussarde au Skating. Elle était vêtue d'un costume sombre et patinaït avec une légèreté à faire rêver une antilope.

Jeu de dimanche, grand bruit chez le seigneur Larivoire à la Pape. C'était, Marie Serpent et la señorita Mercédès qui y dinaient en joyeuse compagnie.

La belle Espagnole a fumé plus de quinze papiers au dessert.

Les deux tendresses avaient une légère pointe d'ébréité au moment du départ si bien, qu'à défaut de coupé l'on a du quérir deux charrettes pour les conduire au tramway.

Par ce temps où les comètes sont moins rares que les jours de beau temps, est-il permis de parler des étoiles ?

Il en est pourtant deux qui, « Météores éclatants », brillent d'un vif éclat, sous les brouillards de notre ciel Lyonnais.

Elles nous sont arrivées, en droite ligne, de la patrie de Guillaume Tell, du libre pays de l'Helvétie.

Une plus blonde que les blés se fait appeler Niniche par sa brune compagne Emma.

Elles ont loué un charmant appartement quartier des Délestins où elles reçoivent déjà la haute gomme Lyonnaise.

Il serait à souhaiter que ces deux belles se débarrassent au plutôt du dur accent toulonnais qui leur fait écorcher le Français.

La minuscule Joséphine Nini vient paraître de la faire son entrée à la brasserie du Lycée.

dangers nombreux qui menaçaient les promeneurs attardés sur la place de la Comédie.

Nous les avons rencontrés aux alentours du Grand-Théâtre. Elles semblaient protester énergiquement contre les arrestations de la police.

Décidément nos belles petites sont vaillantes ; elles défendent leurs intérêts et préfèrent l'opéra aux fées.

Elles nous ont dit que si le conseil municipal reste inébranlable, nos tendresses n'hésiteront pas à fournir à M. Dufour une subvention si énergiquement réclamée.

Amélie l'Italienne veut absolument devenir la reine de notre bicherie locale. Tout le demi-monde est en ébullition...

En trois semaines, les magasins du Louvre ne lui ont pas fourni moins de huit costumes.

Aux Célestins, nous l'avons admirée dans un costume en drap blanc fermé par de superbes boutons de roses.

Les gens blancs à boutons de roses brodés qui s'harmonisaient si divinement avec son costume, n'ont pas coûté moins de trois louis.

Ah ! Signorina que d'envies vous faites. Enfin, on s'est interposé, le papa Bravard a envoyé coucher Jeanne et Rachel...

La sémillante Camille de la Flammande vient d'être l'héroïne d'une petite farce dont M. Labiche aurait pu faire une désoyante comédie.

Dimanche dernier un des admirateurs de la belle vint la visiter rue Jean-de-Tournes et lui proposa une petite promenade nocturne à l'heure du couvre-feu.

Par malheur ledit nabab rencontre à la Taverne quelques-uns de ses amis qui instruits de ses projets résolurent malicieusement de les faire échouer.

Elle aurait paraît-il été enlevée par un nabab des plus sérieux qui, jaloux de sa conquête et ayant peur de se la voir ravir...

Elle a été remplacée par une blonde hébédépandant au nom de Blanche, et qui a déjà acquis toutes les sympathies de ses nombreux clients.

Claire la Lycéenne cette joyeuse hébédépandante qui avait abandonné la brasserie pour se lancer dans le monde et que l'on pouvait voir tous les soirs...

Elle a fait son entrée au Lycée où elle a été accueillie à bras ouverts par les jeunes collègues ses anciens clients.

Léonie la quereulleuse pourrait-elle nous dire qu'elle était le sujet de la conversation qu'elle tenait lundi à 2 heures à l'angle de la rue Mercière et de la rue des Bouquetiers.

Cela devait être très intéressant car elle accompagnait ses paroles de gestes si excentriques qu'elle attirait les regards de tous les passants.

Nous conseillons à cette demoiselle d'être un peu plus modérée, surtout lorsqu'elle se trouve en public.

Amélie David la superbe, est en ce moment à Marseille. Cette belle n'aime pas notre ciel brumeux elle lui préfère le mistral de la Cannetière.

Toutes les belles petites de la cité Phocéenne ont accueilli avec plaisir notre compatriote ; on la rencontre tous les jours au Prado !

On nous assure qu'elle doit prochainement se rendre à Monte-Carlo. Cette tendresse adore la roulette. Roulette des cœurs ou roulette des louis.

Jenny Bidet est encore des nôtres. Le train de 7 heures 22 en partance pour la capitale était en gare ; tous les voyageurs avaient pris place dans les différents compartiments...

Tout à coup un coup arriva ventre à terre. C'était Bidet accompagné de Jeanne Melécand et de Zoé qui avaient tenu à lui faire leurs adieux au dernier moment.

Malheureusement, l'opulente Jenny était tellement émue, chartreuse ou sensibilité, qu'elle ne put arriver à temps et qu'elle eut le désespoir de voir filer l'express au moment où elle mettait le pied sur le quai.

Un « spéeling-car » avait été spécialement préparé pour elle. Et voilà pourquoi les cinquante mille parisiens qui se pressaient l'autre jour aux abords de la gare P.-L.-M. ont dû s'en retourner bredouille.

On nous écrit de St-Etienne : L'illustre pensionnaire de maître Martineau, la blonde et plantureuse Charlotte la Vadrouille nous a fait cette semaine l'honneur de sa visite.

Nous avons constaté avec plaisir la gaieté débordante de cette hébédépandante.

Après avoir fait un grand nombre de stations dans les différentes brasseries de notre ville, Charlotte la Vadrouille est allée visiter Berneux-Houssé.

Après une crise de nerfs que le changement d'air avait probablement provoquée, et dont quelques gouttes d'eau ont eu facilement raison, la belle a repris l'express pour Lyon, laissant la ville de St-Etienne dans l'épatement le plus complet.

On nous télégraphie de Paris 23 octobre 1894. Jenny Bidet toujours pas arrivée. Agitation extrême règne dans monde des hédés. Serveuses bocks de la Rhenane et de la Salamandre sont désolées. Que faire. Télégraphiez motifs retard.

Craignons une révolution. Plusieurs sa-coches déjà déposées. Une fille brasserie ayant fait voir, toucher pan de sa robe dans soirée du 21, s'est suicidée. Suppliez l'illustre dame. L'enversons chercher en berline s'il faut.

Raphaël de Skoberkopf La brasserie Flammande vient d'ajouter une rose de plus à sa collection en la personne de la mignonne Marie.

C'est une petite fleur que bien des amateurs voudraient cueillir paraît-il, mais comme il n'est pas de roses sans épines !

Jenny, l'ex-hébédépandante de la Taverne anglaise, la grosse Jenny que les élé-

ves du lycée et les promeneurs de Bellecour connaissent tous, en revendrait à Jenny Bidet.

Cette Jenny, que nous nommerons, dorénavant Jenny Vermouthe-Turin, passe sa journée, actuellement elle est rentière, à absorber de nombreux verres de vermouth de la fabrique Brun de Torino.

L'autre soir, à la Taverne anglaise, nous nous sommes amusés à lui voir absorber huit verres de son liquide favori.

Grand Dieu, quel estomac. Qu'en pensez-vous, reine des hédés, ô vous la suave Bidochette ?

Marie Garance n'a vraiment pas de chance. On sait que la belle veut se faire passer pour le modèle de la fidélité.

On nous signale l'installation définitive dans notre ville d'une demi-mondaine qui nous arrive en droite ligne de la capitale.

Cette tendresse s'est paraît-il déjà rendue coupable d'une petite impolitesse envers une de nos épinglées les plus connues.

Nous lui conseillons d'être plus gracieuse si elle veut rentrer dans l'estime de ses collègues.

L'illustre Fonfon, l'intime amie de Titine Aymard a dû partir pour Paris samedi soir après la représentation de la Mascotte.

Il y avait à peine trois jours que cette noble princesse était débarquée dans nos murs.

Décidément elle nous abandonne. Nous apprenons au dernier moment que Fonfon a retardé son voyage.

Nous avons aperçu mardi soir Marie Matossi sur la place Bellecour. Elle était vêtue d'une toilette bleue assez coquette.

On courrait-elle ainsi. Peut-être allait-elle faire une petite halte à la Poste-Restante ?

Marie de la brasserie Jourda qui exhibe avec tant de complaisance à ses adorateurs les jarretières que lui a données son nabab ferait bien d'être un peu plus réservée.

Quelle mouche a donc piqué la fantaisiste Marie la Dauphinoise, qu'elle accueille les compliments de ses clients par des compliments d'un goût des plus douteux.

Marguerite la Moscovite est au désespoir. La belle avait fait la conquête d'un jeune nabab sur lequel elle fondait les meilleures espérances.

Elle commençait déjà à construire force châteaux en Crimée, lorsque son protecteur la surprit en flagrant délit de flirtage illicite.

De la rupture. Sa compagne Marie la Brune essaie mais en vain de la consoler.

Anna de la brasserie de la Monnaie fait tous les soirs un tapage infernal, à l'heure du couvre-feu.

Si bien que les habitants de la maison où elle loge se sont vus obligés de dresser une pétition.

De nombreuses signatures sont déjà données. Nous conseillons à cette hébédépandante plus silencieuse à l'avenir.

Mercredi dernier, au Théâtre Bellecour nous avons aperçu Jenny Merluçon, tout de noir vêtue.

Le velours sied à merveille à la superbe biche et elle le sait bien, car elle en fait un véritable abus.

Jenny était accompagnée de sa bonne. Léonie de St-Matrimon était malade ces jours derniers, c'est pourquoi nous n'entendions plus parler d'elle.

On nous raconte certaine petite histoire de billet d'amour remis à un page qui aurait oublié la mission importante dont il était chargé.

De la graves perturbations sous le ciel. de lit de Léonie. Nous allons aux renseignements.

Marguerite Dupré vient d'écrire à ses petites amies pour leur annoncer son voyage à Lyon pour y régler les quelques petits comptes qu'elle a laissés en souffrance.

La sémillante Antonia qui rend de fréquentes visites à ses amies de la Brasserie Jourda, annonçait dernièrement qu'elle avait renoncé à l'Assommoir, à ses soupers et à ses salons.

Un effet moral de la dynamite ! Hosannah ! La sémillante Antonia de la brasserie Merluçon possède enfin la fameuse robe que son protecteur lui promettait depuis si longtemps.

Elle est si comble de la joie, aussi n'a-t-elle pu résister au désir de prouver immédiatement sa reconnaissance à son nabab en déposant sur son front un baiser du reste fort respectueux.

La charmante Héloïse Roulette vient d'avoir une scène terrible avec son adorateur.

Cette jolie tendresse qui depuis longtemps convoite un chapeau amazone demandait l'autre soir trois louis à son bien-aimé pour faire l'acquisition en question.

Trois louis s'écria le nabab en levant les bras au ciel, veux-tu donc le garnir de diamants ce chapeau. Trois louis, mais tu perds la tête. N'as-tu donc jamais mis les pieds dans la rue de l'Hôtel-de-Ville ?

Ignores-tu que M. Poyard possède un assortiment merveilleux de chapeaux amazone et que les plus magnifiques coûtent à peine vingt-cinq francs ?

Voici les trois louis que tu me demandes, mais je veux que tu me rapportes deux coffres ja velours que le chapellier de formes négociant connaît mon tour de tête. Va ! je suis sûr que tous ces achats faits, il te restera encore de quoi prendre un éventail magnifique pour aller voir la Mascotte.

Nous avons aperçu Jeudi soir au Cirque Rancy, Mari Matossi en compagnie de l'illustre Caro. Elle était vêtue d'un manteau gris d'un goût douteux.

Suzanne accompagnée de sa sœur se tenait à l'entrée de l'arène. Nous avons également aperçu Lucy la folle en toilette jaune clair.

Le Courrier de Lyon vient d'exécuter de main de maître un certain Garau dit Aristide Valadier, ancien rédacteur du Grand Lyonnais.

Ce que le Courrier et les autres journaux de Lyon ont omis d'ajouter, c'est que le sieur Valadier a été rédacteur d'un journal odieux, le Courrier de Saint-Georges, fondé exclusivement pour attaquer la Bavarde.

Le sommaire du journal où écrivait Valadier, était régulièrement inséré par le Lyon Républicain, dont alors il faisait les affaires.

Quel joli monde !

Benoit Loup.

UNE EXECUTION

Si on continue à embellir l'uniforme je fais un malheur ! Ce ministre de Biju était déjà bien assez beau comme ça...

Je vous salut Julie Pilois, fam de chambre.

Monsieur J'sais pas si c'est l'influence du naturalisme qui s'est fait sentir dans les sphères militaires, mais depuis que j'ai vu la nouvelle casquette d'ordonnance, je m'ens un autre homme.

Je vous serre la pince, PHONFONSE, dit « Délices des dames. »

M'sieu, Crongnegnieu, on voit bien que nous sommes sous un gouvernement de pékins qui veulent se mêler des choses dont ils ne sont pas susceptibles.

Colonel RAMOLLOT, Monsieur, Je trouve absolument extra-chic et galbeux le nouveau dolman dont vous a gratifiés le ministre de la guerre.

Monsieur, On décore des gens qui se sont fait escroquer à la guerre. C'est une tendance qu'il ne faut pas encourager.

MELANDRI.

CROQUIS SEDANAIS

PATCHOULI

Une taille très fine, De grands yeux de gainine. Un fort joli museau. Où plus d'un damoiseau Laisse choir de sa lèvres Un baiser plein de févère ; Une mignonne bouche Qui ne sait dire non Tant elle est peu farouche ; Demandez lui son nom ? C'est Patchouli.

Avant tout, pas bégueule, Car sans crainte elle engueule Quoique lui déplaît Ou lorgne son mollet Au grand jour de la rue En la traitant de grue ; Toujours joyeuse et gaie, Charmante, au demeurant : C'est Patchouli.

PRIME EXCEPTIONNELLE

LA REVUE CRITIQUE

Journal littéraire hebdomadaire.

Par suite de conventions, entre notre administration et celle de la Revue Critique, tous ceux de nos lecteurs qui envoient ce bon avec 6 francs (prix exceptionnellement réduit) à l'administration de la Revue Critique, 27, rue Monge, à Paris, recevront pendant six mois cet intéressant journal, rédigé par les premiers écrivains contemporains. Rédacteur en chef : Emile Maz.

CONSEILS AU GOUVERNEMENT

Depuis qu'on s'est mis en tête d'améliorer l'uniforme militaire, nous nous débattons sous une avalanche de lettres et de réclamations. Ne pouvant répondre à tous nos correspondants nous prenons le parti d'insérer ici quelques-uns de leurs missives, ce qui est le moyen le plus simple de les placer sous les yeux de M. le ministre de la guerre, notre abonné. Nous commençons sans autre préambule.

Monsieur, J'ai le malheur d'habiter près d'une caserne de cavalerie. Le nouveau dolman des officiers est une indignité. Il descend à peine jusqu'aux reins et laisse voir le... Je n'oserai jamais écrire cela. Avec les boites à pis et les jambes en cerceau, cela offre une silhouette qui rappelle les lapins écorchés que l'on pend à la boutique des fruitiers. Au nom des mères de famille, qui ont des demoiselles, qu'on leur impose au

NOTRE COLLECTION

Plusieurs personnes nous demandant les collections de notre journal, nous avons dû faire un nouveau tirage des numéros épuisés.

On peut se les procurer à notre bureau, rue de Bonnel, 2, aux prix suivants : N° 1 du « Bavard » 20 francs. N° 2 à 10 15 francs. N° suivants 25 cent. Collection complète 70 francs

A Henry Murger

Toi dont le temps peut-être effacera le nom Sur le front sacré du temple romantique, Je te fais en mon cœur un hommage mystique, Sans fifre ni tambour, sans cor ni tympanon.

Plus qu'un que l'Attique au pied du Parthénon. Je demande à mon luth son plus joli antique, Et je te l'offre. Ainsi qu'une médaille antique, Poissé-t-il faire vivre un jour de plus mon ! nom !

Ah ! nous ne savons plus ta divine chanson ! Oh ! Musette, oh ! Mimi, gorges toujours émusées, Lèvres roses toujours, belles maias toujours | nes, O cœurs de Marguerite et de Mimi Pison, | non. Restez loin de ce temps sans cœur, ce temps | non. Ce temps singe et mesquin, ce temps froid et | septique, Où le palais n'est plus content du sel attique, Où l'on rit des amours candides de Manon.

Des deux yeux d'amour on a baisé le ton. Poète, tu fis bien de fermer ta boutique ; Tu montras le profil provoquant poétique. De Musette : en vient nous désabiller Gonon. W. MEISTER.

CONSEILS AU GOUVERNEMENT

Depuis qu'on s'est mis en tête d'améliorer l'uniforme militaire, nous nous débattons sous une avalanche de lettres et de réclamations. Ne pouvant répondre à tous nos correspondants nous prenons le parti d'insérer ici quelques-uns de leurs missives, ce qui est le moyen le plus simple de les placer sous les yeux de M. le ministre de la guerre, notre abonné. Nous commençons sans autre préambule.

Monsieur, J'ai le malheur d'habiter près d'une caserne de cavalerie. Le nouveau dolman des officiers est une indignité. Il descend à peine jusqu'aux reins et laisse voir le... Je n'oserai jamais écrire cela. Avec les boites à pis et les jambes en cerceau, cela offre une silhouette qui rappelle les lapins écorchés que l'on pend à la boutique des fruitiers. Au nom des mères de famille, qui ont des demoiselles, qu'on leur impose au

